

En dépit de toute la diligence possible, le comte Serge arriva trop tard.

La morte bien-aimée était étendue dans son cercueil lorsque le neveu qu'elle avait aimé comme un fils accourut pour recevoir sa dernière bénédiction.

"Morte en vous appelant!" répéta au milieu de ses sanglots la vieille Anna Moeskiene, qui remplissait auprès de la princesse Lipowski la double charge d'intendante et de dame de compagnie. "Morte, en demandant à Dieu de la laisser vivre assez pour vous revoir encore une fois sur cette terre!"

III

Huit jours après ces événements, le comte Woronzoff rentrait à Saint-Petersbourg.

La comtesse Alexandra était allée au-devant de lui jusqu'à la gare. Elle redoutait une explosion terrible, et elle préférait que la première entrevue eût lieu en public plutôt que dans un tête-à-tête redoutable pour elle.

Il la salua froidement, comme il aurait fait à l'égard d'une étrangère, et ne lui parla que pour s'étonner que les voitures ne fussent pas encore drapées de deuil.

"Je parlerai à Isbikoff aujourd'hui même," dit-elle timidement.

"C'est inutile, je suis là. D'ailleurs, vous allez avoir assez à faire. Nous partons après-demain pour Moldaïa."

La comtesse chercha à dissimuler son désappointement sous une apparence empressée.

"Combien de temps resterons-nous, mon cher seigneur?" demanda-t-elle.

C'était ainsi qu'elle l'appelait dans les premiers jours de leur mariage, quand elle voulait obtenir de lui une grâce qu'il ne se faisait jamais prier pour accorder.

"Faites vos apprêts comme si nous ne devions pas revenir à Saint-Petersbourg."

Elle n'osa pas questionner davantage; mais le coeur lui battait de joie.

Sans doute qu'il comptait aller passer avec elle à Paris le temps de ce triste deuil.

Un pèlerinage à la tombe de la princesse, quelques larmes hypocrites sur cette tombe, quelques jours de condoléances assomantes à entendre, de la part des voisins et des serfs, et puis elle en serait quitte.

Paris, cette ville de plaisirs, dont elle évoquait la brillante vision depuis de longues années déjà, Paris était au bout de cette courte épreuve.

Au moment de leur mariage, le comte avait fait acheter dans le voisinage des Champs-Élysées un grand hôtel, dont il l'avait laissée souveraine maîtresse d'ordonner à son gré la décoration intérieure.

On lui avait adressé de Paris les plans, les échantillons des étoffes, les dessins des meubles, et elle avait fait de cet hôtel une merveille d'élégance.

Seulement, à son grand désespoir, jusqu'à présent, le comte avait toujours reculé l'installation projetée.

Le moment serait-il donc venu?

Quelle ivresse s'emparait d'elle à cette seule pensée! Enfin, elle allait se trouver sur un théâtre digne d'elle, de sa beauté, de ses talents!

Au lieu de ce maussade hiver d'un deuil rigoureux à Saint-Petersbourg, elle arriverait à Paris pour l'époque la plus brillante de l'année mondaine.

Elle n'irait pas au bal,—pas avant six mois au moins,—mais le comte ne l'empêcherait certes pas d'avoir chaque soir chez elle un petit cercle d'amis, priés sous la formule modeste d'une tasse de thé.

Or, on sait sur quelle pente glissante se pose cette tasse de thé: causeries d'abord, puis jeu, musique, sauterie, répétitions de comédie, pour arriver à la comédie elle-même.

Ces jolis rêves tinrent la comtesse en belle humeur pendant les quarante-huit heures accordées à ses préparatifs. Durant ces deux jours, le comte ne parut guère chez lui qu'au moment des repas. Il s'y montrait froid, mais rigoureusement poli, et d'une tristesse qu'Alexandra mit sur le compte de ses regrets.

Un soir cependant, comme elle s'approchait de lui avec ses grâces félines, et qu'elle lui présentait son front à baiser, il la regarda avec une expression de physionomie si méprisante, que, en dépit de son audace, elle se sentit troublée jusqu'au fond de l'âme.

Quoi! le charme était-il rompu sans retour? Ne pourrait-elle réveiller dans ce coeur qui lui avait appartenu si complètement quelque étincelle de ses beaux feux d'autrefois?

"Bah!" pensa-t-elle, "tout s'oublie, les morts comme le reste. La vie parisienne m'aidera dans l'oeuvre que je veux entreprendre. J'ai été imprudente, j'ai trop compté sur sa tendresse, j'ai commis mille écarts dans ces derniers temps, mais il n'est trop tard pour réparer."

Elle fut toute grâce pendant la route, ne se plaignit de rien, ni du froid, qui était glacial, ni de la lenteur du voyage, la neige couvrant les rails, et empêchant le convoi d'avancer avec sa vitesse ordinaire, ni de la mauvaise organisation des buffets auxquels on était obligé d'avoir recours.

Elle alla même jusqu'à demander à Macha de lui chercher dans son sac de voyage un volume de poésies polonaises: *L'Aube*, de Krasinski.

Non pas qu'elle se souciât le moins du monde de la poésie, et surtout de la poésie polonaise,—ce n'était pas une âme à sympathiser avec les vaincus, que celle de la comtesse Alexandra,—mais elle connaissait la compassion tendre, l'enthousiasme chevaleresque de son mari pour l'héroïque et malheureuse nation, et elle s'était promise de l'assiéger par les côtés les plus vulnérables de sa nature.

Peine perdue! Le comte avait déplié un journal, puis un autre, et paraissait s'absorber dans sa lecture avec une affectation qui ne permettait pas à la jeune femme de tenter un essai de causerie.

Les yeux sur son livre, mais bien loin du poète par la pensée, elle songeait au jour prochain où, installée de nouveau dans le chemin de fer, chaque heure le rapprocherait de Paris, l'heureux terme du voyage.